



André Breton, *Lotus de Païni*, 1962
collage
(collection particulière)

MARC LE GOUARD

Lotus de Païni, *l'invisible* présence

« Lotus de Païni » est la forme consacrée d'un pseudonyme littéraire qui fut sujet à variations: Lotus Péralté, Lotus de Païni, L.-E. Païni, L. de Païni. Ce pseudonyme dissimule l'identité d'Elvezia Gazzotti, épouse baronne Païni, remariée sous le nom de M^{me} Péralté, puis Péralté, dont la vie est à cheval sur deux siècles (1862–1953). Femme écrivain, mais aussi peintre, sculpteur, voyageuse, elle est l'auteur de huit livres édités en France – dont trois composent un triptyque (1924–1932) –, longtemps oubliés sinon ignorés, le jeu des pseudonymes, déconnectés de la personne réelle, ne favorisant pas sa reconnaissance. Une œuvre littéraire plutôt déroutante pour les milieux occultistes, qui suscita l'intérêt des surréalistes.

De l'avis de Théophile Briant¹, Merlin l'Enchanteur des horizons littéraires, qui rencontra Lotus de Païni au moins trois fois, à la fin de sa vie, entre 1949 et 1952:

Elle se voulait mystérieuse, et se dérobaît aux enquêtes. Si un étrange concours de circonstances me permit de découvrir sa retraite en 1950, et d'avoir quelques entretiens avec elle, je l'entendis beaucoup plus souvent parler de son œuvre que de sa personne et de sa vie. [...] Elle me fut néanmoins très accueillante, presque étonnée des sentiments d'admiration que je lui manifestai dès ma première entrevue, et dont elle trouva l'écho dans les éditoriaux du *Goéland*².

André Breton loua lui aussi l'œuvre littéraire principale de Lotus de Païni – celle que j'appelle « le triptyque totémique » – et, avec lui, Gaston Puel, Jean-Louis Bédouin et d'autres encore, des plus illustres. Mais tout se passe dans une étrange contrebande comme si, derrière le masque, la personne réelle de Lotus de Païni avait acquis une sorte de magistère, formant

1. Théophile Briant (1891–1956), écrivain, ami de Saint-Pol Roux notamment, fut le fondateur et responsable d'un grand quatre-feuilles pétri d'ésotérisme, *Le Goéland, Feuille de Poésie et d'Art*, édité à Dinard puis à Paramé (Bretagne, 120 numéros, 1936–1956). Admirateur de l'œuvre de Lotus de Païni dont il parla abondamment dans ce journal à partir de 1942 (sous le pseudonyme de Jean-Marie de Saint-Ideuc), il la rencontra enfin en des circonstances fortuites, non pas en 1950, mais en 1949 à Puy-Lévêque où elle vivait retirée, et l'invita à rédiger trois textes pour *Le Goéland*: « Lévitacion », n° 100, avril-mai-juin 1951; « Aperçus sur l'ancienneté de la pensée humaine », n° 105, juillet-août-septembre 1952; et « La Pensée asiatique », n° 107, janvier-février-mars 1953.

2. Théophile Briant, « Hommage à Lotus de Païni », *Le Goéland, Feuille de Poésie et d'Art*, n° 110, octobre-novembre-décembre 1953.

autour d'elle comme par réfraction naturelle, magnétique ou aurique, un écran d'invisibilité.

En tout cas, grâce soit rendue aux tenants du mouvement surréaliste et alentours qui reconnurent l'œuvre comme parente et l'empêchèrent de sombrer totalement dans un injuste et incompréhensible oubli ou dans le désintérêt qui perdura pendant trois quarts de siècle, jusqu'à aujourd'hui. Homme de désir situé aux avant-postes du mouvement situationniste, Raoul Vaneigem n'écrivait-il pas dans son *Histoire désinvolte du surréalisme*:

Une part importante du surréalisme a été consacrée à la recherche des limites, des formes extrêmes, des variétés d'expression, de l'affirmation et de la destruction du phénomène humain dans ses rapports avec le monde et dans la perspective d'une complète émancipation passionnelle. S'y rattachent [...] l'analyse des mythologies individuelles et des peuples dits primitifs (Michel Leiris, Breton, Artaud, Péret), la découverte des sociétés celtiques (Markale, Lengyel), l'engouement pour les doctrines alchimiques et hermétiques, la formation d'une tradition littéraire, artistique, philosophique à laquelle de très grands noms doivent d'avoir échappé au silence, au mensonge et au discrédit des «cultures officielles», [parmi lesquels] «Lotus de Païni»³.

Repères biographiques

Lotus de Païni, plus exactement Elvezia Gazzotti (avec un ou deux «z», l'orthographe varie), naquit le 28 novembre 1862 en Italie, à Copparo, petit village situé à une trentaine de kilomètres de Ferrare, et mourut le 22 juillet 1953 à l'hospice de Fumel, près de Puy-Lévêque (Lot), à l'âge de 91 ans. Française par sa mère, Thérèse Guignon, née à Vallauris, et Italienne par son père, Giuseppe Gazzotti, propriétaire foncier, révolutionnaire garibaldien, né quant à lui en Suisse alémanique, Elvezia avait une sœur, Fiammetta, née à Sienne en 1860, et un frère dont on ne sut jamais grand-chose sinon qu'il émigra au Venezuela et y fonda une famille.

Le parcours des Gazzotti en Italie est itinérant. En France, la mère et ses enfants s'installent à Vallauris, sur la Côte d'Azur. C'est là qu'Elvezia grandit, baignée dans la culture classique: elle parle le français, l'italien, l'allemand, l'anglais, se passionne pour la danse et surtout pour la peinture. Le tempérament d'autodidacte qui marquera son œuvre future est déjà présent: elle travaille sans maître et sa détermination, mais aussi ses fulgurantes capacités intuitives l'amènent, au fil de ce que l'œil peint sur la toile, à affirmer des perceptions qu'elle pressent et dont elle trouve écho dans les connaissances de l'occultisme de l'époque.

3. Jules-François Dupuis [Raoul Vaneigem avait pris pour pseudonyme les nom et prénom du logeur de Lautréamont], *Histoire désinvolte du surréalisme*, Nonville, Paul Vermont, 1977, p. 74-75.

Arrivée à la vingtaine, c'est une personne de petite taille, fascinante et élégante, rieuse, généreuse, profonde – un tempérament. Boulimique de connaissances, elle porte sur le monde un regard attentif et sans œillères, et son érudition se conjugue à des idées progressistes. Elle envoie au Salon de 1888 un tableau, *Théodora* – dont rien ne nous dit s'il s'agit de l'impératrice de Byzance –, qui fut vraisemblablement signé « Gazzotti ». Aventurière audacieuse, elle voyage dans le monde entier et se marie avec le baron Nicolas Païni, riche rentier, vers 1890. Elle fréquente Paris, Londres et la cour de Bucarest où sa sœur Fiammetta s'est mariée et a eu une fille, Noëlla. Elle y enseigne le dessin et la peinture aux jeunes filles et c'est là qu'elle exécute, en 1894, le *Portrait de la reine Carmen Sylva*⁴.

En 1897, M^{me} la baronne de Païni s'installe à Paris où elle dispose d'un atelier, et poursuit son activité de peintre. À cette époque, la signature « Lotus » apparaît au coin de ses tableaux. Elle en présente trois au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts: en 1898, *Portrait de M^{me} la comtesse Tornielli*⁵ et *Les Indiscrètes*, une huile à la facture très préraphaélite⁶, et, en 1899, *La Vie (Life)*, un grand tableau symbolique, très marqué par Puvis de Chavannes. Le décor en est la falaise d'Étretat et son fameux rocher en pointe⁷. Une cohorte de nus féminins court vers l'avant, encadrée par deux nus masculins. Les attitudes sont celles de danseurs, l'expression inquiétante des visages suggère l'ivresse, le tout forme une manière de ballet de sorciers et sorcières, comme si ce groupe surgi du fond des temps en appelait à quelque révolution face à l'ordre établi. Au fond à gauche, sur une butte, un personnage étrange, que l'on dirait florentin, drapé jusqu'à la tête, les pans retombant de chaque côté du visage, les regarde placidement: serait-ce lui qui les a invoqués?

La baronne Païni-Lotus présente *La Vie (Life)* au rédacteur du *Dictionnaire des Contemporains* (Curinier, Paris, t. I) comme « le premier d'une série inspirée par une pensée philosophique ». En fait, ce tableau qui flirte avec le mouvement de la Rose-Croix Esthétique, reflète l'influence de plusieurs lectures parmi lesquelles *Das Mutterrecht (Le Droit maternel, 1861)* du juriste suisse et italianiste Johan Jakob Bachofen (1815-1887) qui proclame l'antériorité et les bienfaits du matriarcat depuis la proto-histoire, jusqu'à l'avènement du patriarcat qui le renverse; et deux œuvres monumentales de la théosophe Héléna Blavatsky⁸, *Isis Unveiled (Isis dévoilée)* et *The Secret*

4. Nom de poétesse de la reine Elisabeth I^{re} de Roumanie.

5. La comtesse Tornielli est la femme de l'ambassadeur d'Italie à Paris.

6. On y voit, dans un décor de végétaux épars, une assemblée de femmes nues qui chuchotent et s'amuse en entourant l'une d'entre elles, qui leur lit à haute voix le contenu d'un billet doux.

7. Madame de Païni se rend régulièrement dans cette région où elle a une grande amie, Henriette de Bosmelet, châtelaine à Auffay.

8. Héléna Petrovna Blavatsky (1831-1891), co-fondatrice en 1875 de la Société Théosophique, à New York.



En haut: Lotus de Païni autour de 1900,
peignant dans le parc du château de Bosmelet (Seine-Maritime)
(DR, collection Robert de Dosmelet)

En bas: Lotus de Païni, *La Vie* (*Life*), 1899
tableau signé « Lotus »,
(collection particulière)

Doctrine (*La Doctrine secrète*) qui reprennent notamment cette idée du matriarcat dans une vision hallucinante, occultiste et orientalisante, d'une Histoire du Monde qui court depuis la cosmogénèse. Mais, sous le vernis principalement oriental (Inde et Tibet), on devine des lignes très occidentales, car le dessein de la Société Théosophique est aussi politique: affranchir l'Inde de l'Empire britannique et soutenir l'émancipation de la femme étouffée sous le joug patriarcal dans nos sociétés occidentales.

Matriarcat, féminisme, « Lotus »... Empruntée au bouddhisme, la fleur emblématique liée à l'éveil des chakras est le blason de la pensée théosophique blavatskienne, mais elle devient aussi une clef d'identification pour M^{me} de Païni, son *numen mysticum* si j'ose dire, et nous éclaire sur le mécanisme à l'œuvre dans ses tableaux et plus tard dans ses livres: le lotus ou nénuphar rouge plonge, la nuit, au plus profond des eaux de la mémoire pour ramener celle-ci au plein jour, visible le matin aux yeux de tous.

M^{me} de Païni divorce, puis se remarie le 24 décembre 1900 à Londres⁹ avec Paul Pératé (né à Paris en 1869), docteur en médecine. Ce mariage sera vécu plus ou moins ouvertement, face à la réprobation publique et familiale, et il n'est pas mentionné dans l'acte de décès de M^{me} de Païni. À l'époque, en France, il était très mal vu et très difficile de divorcer, ce qui explique en partie le laconisme de M^{me} de Païni quant à cette période. Elle avait en la matière connaissance de filières comme celles de son amie M^{me} de Bosmelet et de sa propre sœur Fiammetta, qui divorcèrent également. Son divorce fut prononcé en Suisse où cela était plus aisé, vraisemblablement à Zurich. Dans la société de l'époque, une femme peintre, si elle n'était pas consacrée ou célébrée pour son art, était considérée comme une femme douteuse – d'autant plus que Lotus avait peint des nus.

En 1903, les époux Pératé changent officiellement leur nom en Péralté, ce qui peut expliquer l'erreur commise dans le *Supplément du Dictionnaire biographique des artistes contemporains* (Paris, Bellegarde, Edouard-Joseph, 1937) qui, bien plus tard, alors que les époux Péralté se sont notablement éloignés l'un de l'autre, crédite Paul Péralté des œuvres de M^{me} Péralté-Païni: « Péralté (Paul) – Peintre et sculpteur né à Paris en 1869. Expose à l'Art Français Indépendant. A parcouru l'Inde, le Tibet, l'Égypte, le Soudan, le Maroc. Principaux tableaux: *Marrakech*, *Au Maroc*, *L'Atlas*, *Les Alpes*. Principales sculptures: *Penseur*, *Calvaire*, *Beethoven*, *Chevauchée des sorcières*, *Le Baiser au lépreux*, *Détresse de la Terre*. » Certes, Paul Péralté avait pu servir de prête-nom. De plus, à partir des années vingt – époque à laquelle elle sculptait la terre, sous l'influence de l'œuvre de Bourdelle entre autres –, Lotus se présentait à nouveau comme M^{me} de Païni, comme si le divorce n'avait jamais eu lieu.

9. Un mariage français à l'étranger.

Mais revenons en arrière, à l'année 1901, date à laquelle M. et Mme Péralté apparaissent comme membres de la Société Théosophique de France encore embryonnaire, dans la branche Essor fondée en 1900. Ils habitent près du Champ-de-Mars, dans un appartement peu éloigné du siège de la Société Théosophique, mais aussi du musée Guimet dont ils sont des sympathisants et où ils viennent écouter les conférences de nombre d'érudits et savants de l'époque. En 1904, les époux, désormais Péralté, voyagent en Inde (avec, évidemment, une étape à Adyar, siège de la Société Théosophique mondiale), passent par Ceylan et se rendent au Tibet occidental ou Petit Tibet, zone autorisée où quelques Occidentaux s'aventuraient: un voyage risqué, d'autant que la route du Ladakh était accidentée et la nature hostile. Lors d'une exposition temporaire au musée Guimet, de mai à juillet 1908, M^{me} Péralté-Païni fera donation au Musée de vingt-deux tableaux illustrant l'ensemble de ce périple: temples et vues de l'Inde, chortens et lamasseries perchées comme sur des nids d'aigle...

À la Société Théosophique de France, M^{me} Péralté est vice-présidente de l'International Committee for Research into Mystical Traditions, chargé d'explorer les ressources des grandes bibliothèques de plusieurs pays et d'y recenser les auteurs d'études sur le sujet, en vue de la création d'une revue qui ne verra jamais le jour. Entreprise éphémère où l'on voit M^{me} Péralté-Païni fréquenter assidûment la Bibliothèque Nationale, à Paris, ce qu'elle fera jusqu'aux années trente, époque où, en raison d'une situation matérielle moins florissante, elle logera tout près, à l'Hôtel du Beaujolais (Palais-Royal).

En mai 1909, les époux Péralté participent à la fondation d'une nouvelle branche de la Société Théosophique de France, baptisée Iccha, d'après un terme sanskrit qui signifie à la fois « désir » et « volonté » ou « puissance de volonté », des mots clefs de son futur triptyque totémique. Un an plus tard, M^{me} Péralté-Païni démissionne de la Société Théosophique de France, puis elle part avec Paul Péralté pour un périple de plusieurs mois, au fil du Nil et de ses monuments. Quatorze toiles illustrant ce voyage seront données au musée Guimet. Pendant toute cette période, ses tableaux se caractérisent par leur énergie et par un toucher pictural rare pour l'époque, où percent çà et là des accents pré-cubistes: M^{me} Péralté-Païni s'imprègne de toutes les évolutions esthétiques de son temps et son métier est solide.

Sa démission de la Société Théosophique de France s'explique bientôt par son ralliement à la naissante anthroposophie de Rudolph Steiner, dissident de la Société Théosophique et de ses errements. Rudolph Steiner est un philosophe de la Nature, très marqué par Goethe, un artiste aussi, et un clairvoyant: il parle sans notes et voit les images surgir devant lui. Il pose les bases d'une école de pensée qui envisage une appréhension renouvelée du champ du connu, notamment par la danse (« l'Eurythmie »), la sculpture, la peinture ou l'architecture... Kandinsky est un auditeur régulier de ses conférences.

En 1913-1914, à Dornach (Suisse), non loin de Bâle, le mouvement anthroposophique bâtit dans le bois un équivalent pour l'anthroposophie de ce qu'était dans la pierre le savoir roman des cathédrales, le Goetheanum – dont l'architecture inspirera Le Corbusier pour la chapelle de Ronchamp en 1955. Un appel à financements est lancé pour cette réalisation et M^{me} Péralté-Päini fait une donation importante, qui représente une grande partie de sa fortune – donation qui amènera, dans les années vingt, une pension reversée régulièrement, jusqu'à sa mort en 1953. M^{me} Péralté-Päini s'initie à un nouveau style et, grimpée sur des échafaudages, elle peint selon les directives de Steiner *L'Initié de l'Inde ancienne*, une fresque qui partira en fumée lors de l'incendie du Goetheanum, le 31 décembre 1922.

Dans le livre de souvenirs d'Assia Tourguénieva, *Und die Arbeit am Ersten Goethanum*, on trouve un témoignage sur M^{me} Péralté à l'époque : « À côté des Pollak (et de leur fresque), c'était la peintre française Lotus Péralté qui travaillait sur le sujet de "L'Initié de l'Inde ancienne". Lotus Péralté était une apparition intéressante et étrange, ressemblant à une bédouine, une femme douée, une femme de tempérament. Plus les couleurs des Pollak étaient douces, plus elle s'engageait avec des couleurs fortes dans sa propre composition¹⁰. »

Avant que n'éclate la guerre de 1914, M^{me} Péralté a fait paraître, sous le pseudonyme de Lotus Péralté, ses trois premiers livres: *Réflexions d'une artiste sur les dessins de la caverne d'Altamira* (1909), un fascicule de 23 pages, publié à compte d'auteur chez Sansot, Paris, où elle juge remarquables de maîtrise les œuvres des hommes du magdalénien en qui elle voit les rescapés ethniques de l'ancienne époque atlantéenne: ce point lui vaut une remarque du préhistorien Marcellin Boule qui, dans une note de lecture, relève les « confusions géologiques » et en conclut que « l'auteur aime la science plus qu'elle ne la connaît¹¹ ». Suivent, en 1914, deux ouvrages motivés par l'ardeur enthousiaste que lui inspirent les conférences de Rudolph Steiner. Le premier paraît chez Perrin (Paris), avec l'appui d'Edouard Schuré qu'elle connaît, sous le titre *L'Ésotérisme de Parsifal. L'Ésotérisme de la vieille légende du cycle d'Artus, suivis d'une traduction littérale du Parsifal de Wagner*, soit une traduction qui n'est pas des plus aisées à réaliser, précédée d'un essai très imprégné des conférences de Steiner dans une exaltation des légendes et du « folk-lore », du Graal, « du san-g-réal » – exemples de métamorphose poétique de mots qui seront après-guerre un des signes de fabrique de Lotus de Päini. Le second, publié à compte d'auteur chez Sansot et intitulé *Les Premières Phases d'un mouvement de l'Esprit*, est une défense de l'anthroposophie, au cœur d'un christianisme ésotérique, porteur pour l'avenir d'une voie préférable aux habits amidonnés du catholicisme et du protestantisme: « La science de

10. Assia Tourguénieva, *Und die Arbeit am Ersten Goethanum*, Stuttgart, Éd. F. Geisteleben, 1972.

11. Marcellin Boule, note de lecture dans *L'Anthropologie* (t. XXI, 1910, p. 196-197).

l'esprit est la connaissance de l'âme, et, depuis ces temps préhistoriques, l'âme ayant parcouru un long chemin, cette science nous parle de tout ce trajet parcouru et nous montre la phase critique que traverse la conscience occidentale, vacillante sur les confins d'un monde qui a vécu et d'un monde qui veut vivre¹² ! »

Puis survient la guerre. Lotus de Païni s'éloigne de l'anthroposophie tandis que croît son intérêt pour l'anthropologie. Paraît alors, au gré de péripiéties éditoriales, le triptyque totémique: *Les Trois Totémisations. Essai sur le sentir visuel des très vieilles races* (Paris, Chacornac, 1924), *La Magie et le Mystère de la femme* (Paris, Éditions du Loup, 1928) et *Pierre Volonté* (Paris, Éditions Leymarie, 1932). Ce triptyque entend célébrer et consacrer la pensée primitive, soubassement de toutes les futures religions.

Parallèlement, elle voyage. En 1925, par exemple, elle effectue un périple en Amérique du Sud et en Amérique Centrale au cours duquel elle se rend à Caracas, au Venezuela, et au Mexique où elle admire, notamment, le site de Chichén Itzá qu'appréciera plus tard Benjamin Péret. L'année suivante, elle fait paraître « Le Jeu de la balle d'or à Chitcha Iza (Yucatan). Magie atlantéenne » dans la revue ésotérique *Le Voile d'Isis* (Paris, Chacornac). De février à mai 1929, elle est en Palestine, à Jérusalem, et couche sur le papier un journal de bord qui sera publié, accompagné de croquis, sous le titre *En Palestine. Relations de voyage* (Éditions du Loup, 1930).

En 1934, paraît aux Éditions des Argonautes (Paris) *Le Mysticisme intégral*, essai dans lequel Lotus de Païni s'appuie sur la naissante psychologie des profondeurs de Jung et, quoique avec des réserves, sur la psychanalyse de Freud pour évaluer le « mysticisme occidental » et ses représentants historiques dont elle explore les symptômes (bourdonnements d'oreilles, bruits de grandes eaux, plongeurs, émois érotiques, ravissement, stigmates...). Ce « mysticisme occidental » lui semble une voie trop émotionnelle pour avoir quelque avenir, à la différence de ce qu'elle appelle le « mysticisme intégral », voie du bouddhisme tibétain, voie trans-historique qui mènera à la prochaine étape de l'évolution de l'humanité... Dans cet ouvrage, elle fait aussi référence à Alexandra David-Néel¹³ qu'elle avait rencontrée plusieurs fois à la fin des années vingt, à la faveur du succès en librairie d'*Une Parisienne à Lhassa* (Paris, Plon, 1927) – succès sur lequel Lotus entendit « surfer » en ressortant les vieilles photos de son voyage au Tibet de l'Ouest en 1904, pour assurer la promotion de *La Magie et le Mystère de la femme* en 1928!

Cette même année 1934 qui voit la parution du *Mysticisme intégral*, Lotus de Païni rencontre Valentine et Roland Penrose qui deviennent des amis. Elle prend sous son aile une Valentine Penrose un peu perdue. Dans

12. Lotus de Païni, *Les Premières Phases d'un mouvement de l'Esprit*, Paris, Sansot, p. 58-59.

13. D'après les souvenirs que m'a rapportés sa secrétaire, Marie-Madeleine Peyronnet, Alexandra David-Néel jugeait Lotus de Païni trop « excentrique » à son goût, en partie certainement à cause de ses tenues vestimentaires, toujours avant-gardistes.

une lettre du 12 août 1934, Valentine, poétesse et auteur de collages tôt éprise des magies de la nature, écrit à Roland: « Cette dernière [M^{me} de Païni] a paru un peu comprendre ma nature, je lui en suis bien reconnaissante, car je finis par me croire un monstre sans amis, sans rien que des déceptions de toutes sortes, une bête étrangère¹⁴! » Mais cela ne va pas sans défiance alors que Lotus de Païni qui se modèle elle-même au fil de ses livres, s'oriente, avec *Le Mysticisme intégral*, dans une nouvelle voie: « Madame de Païni m'attend, écrit Valentine Penrose. Mais vraiment, malgré le plaisir intellectuel que j'aurais à lui parler, je sais avec une intuition très nette que ses théories ne mènent pas à ce qui est vrai et surtout à de l'amour. Pour elle, les sentiments sont superflus. Et pourtant ce sont eux la base de ce qui peut être beau. Eluard a cela de bien qu'il l'a reconnu, tout au moins en poésie¹⁵. »

En 1935, Valentine part à l'ashram de Pondichéry d'où elle écrit: « Si l'amour avait continué à valoir quelque chose d'union, de vérité et surtout de choix intrinsèque, j'aurais continué l'amour. Naturellement. Mais il y a aussi une joie étrange à le transmuier en ce que M^{me} de Païni peut appeler si elle veut mysticisme érotique. Car je peux bien affirmer qu'il y a bien d'autres mutations que celle-là, qui est bien [mot illisible]. Elle ne m'a pas répondu. C'est dommage¹⁶. »

Dès 1939, c'est à nouveau le gouffre de la guerre. La sœur de Lotus, Fiammetta¹⁷, disparaît en 1940. Elle s'était remariée sur la Côte d'Azur à la fin du siècle dernier avec un horticulteur renommé, spécialisé dans la culture des rosiers, Paul Nabonnand – ce qui explique en partie les fréquents séjours de Lotus sur la Riviera.

Après-guerre, M^{me} de Païni, alors très âgée, est accueillie par sa nièce à la campagne, aux abords immédiats de Puy-Lévêque. Fidèle à elle-même, elle y mènera une existence discrète (même s'il lui arrive de se promener en sari indien) et active, vouée à l'écriture, avant de s'éteindre en 1953.

14. Lettre de Valentine Penrose à Roland Penrose, 12 août 1934, Archive Roland Penrose, The Dean Gallery, Edinburgh. À propos de Valentine Penrose et de son œuvre, on lira: *Valentine Penrose, Écrits d'une femme surréaliste*, préface d'Antony Penrose, introduction de Georgiana Colville, Paris, Éd. Joëlle Losfeld, 2001; et Georgiana Colville, *Scandaleusement d'elles, Trente-quatre femmes surréalistes*, Éd. Jean-Michel Place, Paris, 1999, p. 234-244. Il est à noter que Valentine fit découvrir à André Breton les rudiments de l'astrologie en 1927 (cf. « Réponse à l'Enquête du Centre International d'Astrologie », manuscrit autographe signé, Paris, 31 mars 1954, dans *André Breton, 42 rue Fontaine*, catalogue de la vente aux enchères, Paris, avril 2003, n° 2380).

15. Lettre de Valentine Penrose à Roland Penrose, 12 octobre 1935, Archive Roland Penrose, déjà cité.

16. Lettre de Valentine Penrose à Roland Penrose, 16 février 1936, *ibid.*

17. Les parcours des deux sœurs comportent d'étranges similitudes (toutes deux ont divorcé, puis se sont remariées, toutes deux ont été membres de la Société Théosophique à la même époque) et il y a fort à parier que Lotus a influencé sa sœur.

Le « tryptique totémique »

L'œuvre-phare de Lotus de Païni, que je désigne comme son « triptyque totémique », recoupa et nourrit après-guerre les préoccupations d'un « primitivisme » qui affleure à nouveau dans le mouvement surréaliste. Rappelons que la réception de cette œuvre, par les surréalistes en particulier, se fit sans que soit connue l'identité réelle de « Lotus de Païni » et que, de son côté, semble-t-il, M^{me} de Païni n'eut pas vent de cette reconnaissance jusqu'à sa disparition en 1953. Pourtant, dans *L'Art magique*¹⁸, « la grande occultiste Lotus de Païni¹⁹ » a sa place aux côtés de William Blake et de Novalis: « Au terme de trois beaux ouvrages qu'elle a consacrés au totémisme magique [...], Lotus de Païni, dont la documentation ne le cède en rien à celle des ethnologues professionnels, mais qui, par bonheur, est préservée de leur myopie, rend grâce à la seule magie d'avoir successivement doté la créature humaine du Sentir, du Penser et du Vouloir²⁰. »

Gaston Puel, qui s'était longuement entretenu des *Trois Totémisations* avec Joë Bousquet en 1947, semble avoir été le premier passeur de cette œuvre auprès d'André Breton: une considération autour de la signification du bonnet phrygien, extraite des *Trois Totémisations*, figure en effet dans une lettre (reproduite dans *La Clé des champs*²¹) que Gaston Puel lui adressa au début 1948. Breton se procura ensuite le triptyque, qui allait siéger au 42, rue Fontaine²², au plus tard en 1954, date à laquelle Breton mentionne le second livre dans « Alouette du parler »:

Si, avons-nous dit, les primitifs et les enfants ne connaissent pas les affres qui sont les nôtres, c'est qu'un pont n'a pas cessé pour eux d'unir les deux rives. Dans son très bel ouvrage *La Magie et le Mystère de la femme*, Lotus de Païni montre chez les

18. André Breton, en collaboration avec Gérard Legrand, *L'Art magique*, Éd. des Amis du Club Français du Livre, tirage limité réservé aux bibliophiles, 1957; nouvelle édition Phébus / Adam Biro, 1991. Dans une lettre qu'il m'adressa le 30 juin 1998, Gérard Legrand dit sa quasi certitude qu'André Breton n'avait pas rencontré Lotus de Païni, mais qu'il savait toutefois qu'il s'agissait d'une personnalité féminine à cause de son nom (le lotus, une fleur). Et il ajoute qu'il eût été surprenant que Breton ne l'ait pas tenu au courant d'une telle rencontre au moment de l'élaboration de *L'Art magique*.

19. *Ibid.*, p. 100.

20. *Ibid.*, p. 60.

21. Cf. André Breton, « Fronton-virage » (1948), dans *La Clé des champs*, *Œuvres complètes*, t. 3, Gallimard, « La Pléiade », 1999, p. 860.

22. Dans le catalogue de la vente aux enchères *André Breton, 42, rue Fontaine*, déjà cité, figuraient les trois livres: *Les Trois Totémisations* et *Pierre Volonté* (lot n° 1328); *La Magie et le Mystère de la femme*, avec des « notes au crayon de Breton renvoyant à certaines pages » (lot n° 1398), un hasard singulier voulant que *La Magie et le Mystère de la femme* joute, dans le lot suivant (n° 1399), un ouvrage rarissime, *À propos d'Eusapia Paladino. Les Séances de Montfort-Lamaury (25-28 juillet 1897)*, Société d'Éditions scientifiques, Paris, 1898: il s'agit du compte rendu de séances médiumniques auxquelles collaborèrent des personnes que rejoindra Lotus de Païni trois ans plus tard, à la Société Théosophique de France, dans la branche Essor.

hommes des lointains, l'aborigène australien, l'indien ou le zoulou, la persistance de ce pont qui unit le monde extérieur au monde intérieur. Et je me souviens, tout enfant, d'avoir assisté, bien éveillé, à un duel de miniatures extrêmement animées et riches de couleurs, qui abondait en feintes savantes sur le tapis, là, au pied de mon lit²³.

C'est à un monde guetté par l'Alcheringa, temps du rêve des aborigènes australiens, hors-temps et lisière des songes, qu'introduit *Les Trois Totémisations* (1924), premier volet du triptyque, dans lequel Lotus de Païni entend rompre avec les écoles occultistes qu'elle a traversées. Cependant, les notions de pouvoir de vision, d'œil, de Voir, influencées par les observations clairvoyantes de Rudolph Steiner, y sont continuellement à l'œuvre:

La composition très particulière de ce travail, qui intentionnellement s'écarte de la façon scientifique, m'est imposée par la nécessité de placer, dès le commencement (avant d'entrer dans la matière même du totémisme), le lecteur en un centre d'où il puisse juger de la complexité psychique et physiologique qui enfanta la magie à l'aube humaine. Toute autre méthode, qui procéderait exclusivement par analyse, induction, et déduction intellectuelles, tendrait à déformer le pur psychisme qui est à la base de toutes ces premières formes religieuses. Je dis « déformer » parce que l'observateur matérialiste ramène sur un terrain à trois dimensions ce qui doit conserver son caractère originel à dimensions inconnues²⁴.

Et ce Voir, ce toucher de l'œil qui célèbre l'« image » (anagramme de « magie ») se retrouve jusque dans l'appareil de citations de Lotus de Païni, lorsqu'elle fait référence en 1928 à des films documentaires qu'elle a vus²⁵.

Les Trois Totémisations est un corps cométaire, un vortex qui entraîne le lecteur parmi les peuplades primitives qui conservent la trace de l'ancien Âge d'or – celui de ces temps intangibles que Lotus de Païni entend lui faire approcher dans un exercice extrêmement audacieux qui mobilise la perception, un « chant » exceptionnel, contaminé par le pouvoir de mutation des mots invoqués. Conteuse admirable, Lotus de Païni se penche, avec un pouvoir d'évocation « magnétique », sur les objets qui surgissent devant elle et sur lesquels elle bute. Elle se penche pour les ramasser, en un vertige qui aspire l'immensité de ces temps immémoriaux des « grands lointains », comme elle les appelle si joliment.

Ce premier livre est sous-titré: *Essai sur le sentir visuel des très vieilles races*, et c'est bien cette idée d'un « sentir visuel » dans l'appareil de perception

23. André Breton, « Alouette du parloir », dans *Farouche à quatre feuilles* (1954), Grasset, « Les Cahiers Rouges », 1985, p. 19-20.

24. Lotus de Païni, *Les Trois Totémisations. Essai sur le sentir visuel des très vieilles races*, Paris, Chacornac, 1924, p. 18.

25. Parmi les documentaires (noir et blanc, muet) dont elle cite des scènes pour étayer son propos figurent *La Terre de feu* de Paul Castelnau qu'elle dit avoir vu en 1926 au Vieux-Colombier, et *La Croisière noire* de Léon Poirier, vu la même année.

primitif de nos lointains ancêtres qui intéressa d'abord Breton: les portes ouvertes par Lotus de Païni donnent sur des horizons si vastes qu'elles offrent naturellement des voies au primitivisme qui a toujours innervé la pensée surréaliste *contre* l'étroitesse de la civilisation industrielle. Comme le note Jean-Claude Blachère:

Le savoir de l'homme sauvage ajoute, à son contenu politique et à son contenu psychologique, une dimension affective qui ne pouvait que séduire les surréalistes, pour qui le savoir affectif constitue la voie royale de la connaissance. Qu'on se remémore le passage où Gérard Legrand mentionnait les lumières des primitifs sur la phylogénèse; le verbe qu'il employait était «sentir», le sous-titre de l'ouvrage de Lotus de Païni que Breton aime à citer dans *L'Art magique: Les Trois Totémisations. Essai sur le sentir visuel des très vieilles races*. La faculté affective de l'homme primitif le conduit à établir des rapports étroits avec la nature, ce n'est pas le moindre de ses mérites²⁶.

Pour Raoul Vaneigem:

Le primat de la subjectivité aboutit en culture à la revendication d'un nouveau «sentir», notion que développera heureusement un esprit curieux comme Lotus de Païni, en réaction contre l'affaiblissement des sens, de la pensée et des sensations. Le groupe du «Grand Jeu» précédera le surréalisme dans la voie mystique de l'identification de la subjectivité, du nouveau sentir et du mythe archaïque. C'est ce que Daumal appelait «la révolution de la réalité vers la source», fondant tout espoir sur la formation d'une communauté où eût été poursuivie la quête de ce point dont parle Breton [...]²⁷.

En effet, même si, à ma connaissance, aucun de ses biographes ne le signale, Roger Gilbert-Lecomte était manifestement un admirateur des *Trois Totémisations*. Dès 1930, il s'inspire, sans la citer ouvertement, de la conclusion du livre pour son texte, «L'Univers des Mythes» :

L'enfer: c'est l'insecte. Ris donc, monstre hominien, ris si tu en as le courage, tu n'as qu'à persévérer dans la voie que tu suis sur le globe en ces jours, et, réellement, cette ère ne passera pas que tu ne deviennes minuscule et coriace comme l'habitant des termitières qui est ton digne ancêtre et dont tu suis l'exemple. Perfectionne tes machines, rationalise ton travail. Spécialise-toi, ta physiologie suivra et te transformera bientôt en l'outil de tes vœux. [...] Alors, conséquence obscure pour toi, et néanmoins fatalement directe, tu perdras toute conscience individuelle²⁸.

26. Jean-Claude Blachère, *André Breton. Les Mondes primitifs*, Thèse de Doctorat d'État, Université de Lille III, 1987, p. 609. Cf. également Jean-Claude Blachère, *Les Totems d'André Breton. Surréalisme et primitivisme littéraire*, Paris, L'Harmattan, 1996.

27. Raoul Vaneigem, *Histoire désinvolte du surréalisme*, op. cit., p. 70.

28. Roger Gilbert-Lecomte, «L'Univers des Mythes», *Le Grand Jeu*, n° 3, automne 1930, p. 6.

Une page plus haut, affleure déjà une étrange réverbération: « Souvenez-vous, hommes, du fond caverneux de vous-mêmes: “votre peau n’a pas toujours été votre limite”. »

Dans des « pages dactylographiées, parcourues dans tous les sens – et souvent au verso – par trois écritures », un trilogue de notes jetées sur le papier par René Daumal, Joë Bousquet et Carlo Suarès, toutes rédigées en 1932, puis oubliées au fond d’un placard chez Carlo Suarès jusqu’à ce que celui-ci les en exhume vingt ans plus tard, René Daumal écrivait quant à lui:

J’oublie toujours de vous parler d’un curieux livre d’occultisme où, en langage mythique, il y a des lumières de vérités... (la Totémisation est un rite d’individualisation, marquant le début de la période historique des moi. Si l’évolution se poursuit ainsi, l’homme deviendra insecte, spécialisé à l’extrême). C’est donc dans les conclusions le contre-pied de ceci. Mais il y a là un peu de la juste apocalypse²⁹.

Dans la conception de Lotus de Païni, la « créature humaine » qui flottait, aux origines, hors des limites de son corps, puisa dans les trois règnes de la nature – successivement l’animal, le végétal, puis le minéral, pour se construire. Mue par le Sentir, le Désir d’être et la Fascination, elle orienta elle-même sa propre évolution – elle fut, autrement dit, son propre démiurge – et la Magie, qui, pour Lotus de Païni, est une magie de la Nature et de l’art vivant, sculpta, modela, peignit la créature, lui prescrivit les rites, le masque, « les déguisements », dans « l’enceinte du centre moral » que constitue le « totémisme » originel. Totémisme originel qui se développe chronologiquement en totémisme animal lié au Sentir (premier livre du triptyque), en totémisme végétal lié au Penser (second livre) et en totémisme minéral lié au Vouloir (troisième livre). Le premier livre porte donc le titre générique du triptyque, *Les Trois Totémisations* – où « totémisation » désigne l’action de totémiser, une action magique.

Le deuxième volet du triptyque, *La Magie et le Mystère de la femme*, semble avoir été le préféré d’André Breton. Ce livre est le plus nourri de références à l’anthropologie et au *Rameau d’or*³⁰, cette œuvre « aux belles pages tourbillonnantes » qui permettent de « saisir sur le vif le processus d’enrichissement et de renouvellement du légendaire trésor de l’humanité »³¹. Mais il célèbre d’abord le cheminement de la physiologie occulte de la femme, « végétation de chair », prêtresse vibrante de ce règne du Végétal / Penser qu’elle élabore. Lors d’un entretien avec Guy Dumur en 1964, dans lequel il annonçait l’exposition « Avènement de la femme », Breton déclarait:

29. Joë Bousquet, René Daumal et Carlo Suarès, *Critique de la Raison impure et les paralipomènes de la Comédie psychologique, composés sous forme de dialogues avec Joë Bousquet et René Daumal (textes inédits)*, introduction et collecte ordonnée par Carlo Suarès, Bruxelles-Paris, Stock, 1955, p. 78.

30. Breton fait référence à l’ouvrage de James George Frazer, *Le Rameau d’or* (*The Golden Bough*), dont la traduction française fut achevée en 1931.

31. André Breton, *Le Surréalisme et la Peinture*, Paris, Gallimard, 1965.

Sans déflorer autrement notre projet, disons qu'il s'appliquera à l'exaltation et la célébration de la femme, telles qu'elles s'amorcent dans le cycle « arthurien » et l'amour « provençal », et prennent leur essor dans le romantisme allemand pour porter plus loin leur reconnaissance, disons dans l'ouvrage de Lotus de Païni *La Magie et le Mystère de la femme* et dans *Le Noyau de la comète*, introduction de Benjamin Péret à son *Anthologie de l'amour sublime*³².

Le troisième livre, *Pierre Volonté*, évoque la densification minérale de l'homme nécessairement coupé du Grand Sentir de l'Univers à partir du Quaternaire – douloureux passage qui le consigne aux limites de son corps, dans un monde alentour qu'il va conquérir et qui lui apparaîtra progressivement moins chancelant. Et Lotus de Païni voit dans le totémisme minéral la période de la naissance du Moi. André Breton s'y réfère dans *L'Art magique*:

C'était une opinion reçue parmi les stoïciens que les premiers âges avaient vécu dans la terreur des obscurcissements cosmiques [...]. La peur a donc été le premier ressort de la conscience magique [...]. À cet « homme des lointains » comme le désigne la grande occultiste Lotus de Païni, à cet homme semi-nocturne, mal équipé sensoriellement, chaque défaillance du réel était une menace de mort, chaque excès de réalité, dans le rêve comme dans la veille, était un émerveillement auquel il fallait participer sans s'y dissoudre, sans retourner au morne chaos de l'animalité³³.

Et, dans « Langue des pierres », il précise :

Lotus de Païni soutient que la phase de l'intuition s'ouvre historiquement à l'espèce humaine de l'instant « où l'âme pénètre jusqu'au fond de la pierre et en acquiert définitivement les puissances du MOI. La pierre – dit-elle encore – conféra à la race des hommes le haut privilège de la douleur et de la dignité »³⁴.

Soulignant le fait que « les surréalistes, eux au moins, se préoccupaient moins de différences de styles entre les arts primitifs que d'une compréhension très générale de l'esprit et du sens de cet art³⁵ », *Le Primitivisme dans l'art du XX^e siècle* peut nous éclairer sur la démarche d'André Breton.

Dans un texte de 1949 où, à nouveau, la pensée de Lotus de Païni passe en ellipse sans qu'elle soit expressément citée, Jean-Louis Bédouin, poète surréaliste proche de Breton et expert en arts primitifs, s'interroge:

Ce n'est pas ici le lieu de se demander si, à l'aube des temps, le psychique était aussi intimement lié que de nos jours au plan organique de l'existence, en d'autres termes

32. *Le Nouvel Observateur*, 10 décembre 1964; repris dans André Breton, *Perspective cavalière*, Paris, Gallimard, 1970.

33. André Breton, *L'Art magique*, op. cit., p. 100.

34. André Breton, « Langue des pierres », *Le Surréalisme, même*, n° 3, automne 1957; repris dans *Perspective cavalière*, op. cit.

35. *Le Primitivisme dans l'art du XX^e siècle*, sous la dir. de William Rubin (New York, The Museum of Art, 1984) Paris, Flammarion, 1987, t. 2, p. 607.

si la conscience fut individualisée dès les premiers âges humains. L'être flottait-il alors hors des limites de ses sens? Les pratiques du totémisme, poursuivies durant des millénaires, visèrent-elles à obtenir l'individualisation de l'énergie-conscience, sa « trempe » en quelque sorte, par chocs répétés sur le système nerveux?

Dans la situation de l'homme moderne, progressivement réduit au seul champ organique de cette existence, ne parvenant plus à se concevoir comme partie intégrante du monde, serait-on fondé à diagnostiquer une sclérose de la conscience³⁶?

En revanche, en 1959, Lotus de Païni apparaît dans *Lexique succinct de l'érotisme*, le catalogue de l'exposition E.R.O.S. à la galerie Daniel Cordier:

PAÏNI (L. de Péralte, dite Lotus de) – Morte vers 1952. Auteur d'études très poussées sur la signification des rites de l'humanité primitive. Son œuvre dépasse le cadre « anthroposophique » et féministe où elle s'inscrit et constitue un élément d'approche capital de la magie. « En réalité, nous avons six sens et le sixième est le sens génésique... Le phallus est le premier organe sensoriel de l'âme, il fit l'homme, il enfanta l'imagination. Il déclencha la faculté pensante dans l'être³⁷. »

Téméraires pour 1924, date de leur publication, ces considérations extraites des *Trois Totémisations* ne pouvaient qu'intéresser Henry Miller qui, en 1954, recommanda à Anaïs Nin la lecture du livre de « Lotus di Païni » qu'il avait déjà fait figurer dans ses *Books of my Life*³⁸: « Et maintenant un mot de Lotus di Paini, un auteur que Conrad Moricand m'avait recommandé voici longtemps. Voyez si possible *Les Trois Totémisations*. (Je vais vous envoyer un long entrefilet de son œuvre – elle est morte récemment – si vous voulez³⁹.) [...] Mais cette Paini vous passionnera sûrement, je pense⁴⁰. »

36. Jean-Louis Bédouin, *André Breton*, Paris, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1955, p. 47-48.

37. *Lexique succinct de l'érotisme. Catalogue de l'Exposition internationale du Surréalisme*, Paris, Galerie Daniel Cordier, 1959-1960.

38. Henry Miller, *Books of My Life*, London, Peter Owen, 1952; *Livres de ma vie*, Paris, Gallimard, 1957: « Les merveilles que nous nous attendons à voir jaillir sous le pic de l'archéologue, les fils qui forment la trame bien mince de nos connaissances concernant notre propre espèce se trouvent complétés sans cesse et de la façon la plus étonnante par ceux que nous qualifions avec un rien de condescendance d'écrivains "d'imagination". Je ne parlerai pour le moment que de ceux-là puisque les autres, appelés parfois écrivains "occultes" ou "ésotériques" jouissent d'un crédit plus faible encore. Ils sont bons pour la "seconde enfance" » (p. 107 dans la réédition de 1994).

39. Il s'agit de l'hommage paru dans *Le Goéland*, que lui transmet Théophile Briant.

40. Lettre d'Henry Miller à Anaïs Nin, automne 1954, citée dans *The Diary of Anaïs Nin*; Anaïs Nin, *Journal*, Le Livre de Poche, « Biblio », 1974, t. 5 (« 1947-1955 »), p. 299-300. Il est à noter que Conrad Moricand (1887-1954), dandy astrologue et ésotériste, fut le passeur de l'œuvre de Lotus de Païni auprès de Théophile Briant et de Henry Miller. Dans *A Devil in Paradise (Un Diable au Paradis)*, 1956), Miller raconte sous le voile de la fiction les déboires qu'il eut avec Moricand, lorsqu'il accepta de l'héberger à Big Sur en 1947.

Joë Bousquet, qui la découvrit après-guerre, admirait cette œuvre dont il s'entretint avec Gaston Puel et, dans une moindre mesure, avec Jean Paulhan. Il y décelait des lignes de parenté avec *Sens plastique* de Malcolm de Chazal et, dans *Mystique*⁴¹, il met en exergue un passage des *Trois Totémisations*. Mais, nouveau chapitre des rendez-vous manqués avec Lotus de Païni, cette citation est curieusement attribuée à « Ernest Gillet. *La Fête au hameau. Babillage* ». Quoi qu'il en soit, Gaston Puel, qui me signala cette anomalie, m'écrivit en 1998: « Je suis certain que Lotus de Païni a touché un point capital de l'histoire de la vision (l'œil) à travers l'évolution des espèces (le serpent et l'oiseau en seraient les extrêmes). » Enfin, comme l'écrit Raoul Vaneigem:

Dans la profusion des richesses ainsi laissées par nos soins, l'apport de Lotus de Païni a le mérite de remonter le plus loin dans le temps. Ses analyses, mi-intuitives, mi-raisonnées, essaient de préciser ce que devait être le « sentir » – comme unité de pensée, de sensation, de sentiment et d'action. Ses recherches sur « la connaissance de l'âme des lointains » n'apparaissent pas fortuitement à une époque où s'esquisse la nécessité d'un nouveau « sentir », d'une vie multidimensionnelle et unitaire. Personnage étrange, qui ne participa jamais au mouvement mais que le surréalisme découvrit et reconnut, Lotus de Païni semble sortir des sentiers de l'imaginaire pour offrir à la révolution la « totalité poétique » du vieux monde⁴².

À celle qui se rendait régulièrement au château de Bosmelet et dans sa région, à une quarantaine de kilomètres de Varengeville-sur-Mer où, en 1927, Breton écrivit *Nadja* près du Manoir d'Ango, à celle qui vécut à Puy-Lévêque à une quarantaine de kilomètres de Saint-Cirq-La-Popie et de la maison où vécut Breton après-guerre, à celle qui se lia d'amitié en 1934 avec Valentine Penrose, André Breton consacra un collage (*Lotus de Païni*, 1962) où l'œil des « Trois Totémisations », en offertoire, célèbre désormais l'invisible présence qui accompagna l'aventure surréaliste.

Marc Le Gouard

Signalons la réédition de *La Magie et le Mystère de la femme*, avec en couverture le collage d'André Breton intitulé *Lotus de Païni*, 1962. Introduction, révision de l'appareil de notes et annexes par Marc Le Gouard, La Bégude de Mazenc, Arma Artis, 2003.

41. Joë Bousquet, *Mystique*, éd. Xavier Bordes, Paris, Gallimard, 1973, p. 25. Voici le passage en question (*Les Trois Totémisations*, op. cit., p. 104), tel que l'a quelque peu transformé Bousquet: « Le Foyer de l'âme, un jour, s'est assombri. Le système glandulaire a atteint chez eux la toute puissance, les grandissant démesurément. C'est la grande flamme de la lampe qui va s'éteindre. Les Sauriens gigantesques furent les derniers voyants. C'est parce que la profonde lueur primordiale s'éteignait que, dans un suprême effort, ils se mirent debout pour voir davantage. Les premières pâleurs de l'aube apparaissaient. L'œil du rêve s'éteignait. »

42. Raoul Vaneigem, *Histoire désinvolte du surréalisme*, op. cit., p. 156.